Paris
N.° 7.

7

DISSERTATION

SUR LA MÉTRORRHAGIE, OU HÉMORRAGIE UTÉRINE QUI A LIEU DANS L'AGE CRITIQUE;

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier, le 26 Janvier 1814;

Par JEAN-ANDRÉ SELVY,

Du lieu de TAUZUC, *Commune de St.-Pierreville, Département de l'Ardèche.*

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Veniam pro laude peto.



A MONTPELLIER,
CHEZ JEAN MARTEL AÎNÉ, SEUL IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, PRÈS L'HÔTEL DE LA PRÉFECTURE, N.° 62.

1814.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

A

UN PÈRE ET UNE MÈRE

JUSTEMENT CHÉRIS,

Comme le témoignage assuré du plus profond respect et d'un éternel attachement; sentimens à jamais gravés dans mon cœur, et qu'ont surtout fait naître leur sollicitude pour mon bonheur, et les sacrifices mutuels qu'ils n'ont cessé de faire pour mon éducation.

A

MES FRÈRES ET A MES SŒURS,

Comme un gage d'une amitié inaltérable.

J.-A. SELVY.

AVANT-PROPOS.

PARMI le grand nombre d'affections auxquelles la femme est sujette, par les fonctions particulières à son sexe, et surtout à l'époque critique, l'hémorragie utérine est celle que j'ai choisie pour le sujet que je dois présenter à cette École. Ce n'est pas, je l'avouerai d'avance, l'espoir de le traiter mieux que tout autre, qui me l'a fait adopter, mais bien pour condescendre à celle qui me donna le jour, qui en a été atteinte à plusieurs reprises.

Mes connaissances, ainsi que plusieurs autres motifs, m'empêchant de traiter au long cette maladie, je ne ferai qu'en tracer une légère esquisse. Sans rapporter les divisions des hémorragies admises par les différens auteurs, vu les limites étroites de ma dissertation, je me bornerai simplement à en exposer : 1.° les causes, 2.° les symptômes, 3.° le pronostic, 4.° le traitement, après avoir dit deux mots de la puberté et de l'âge critique.

La nature, à l'époque de la puberté, dirige ses forces vers les organes spéciaux de la reproduction, que dans l'enfance elle avait paru négliger; alors elle s'attache à leur développement et à leur perfectionnement.

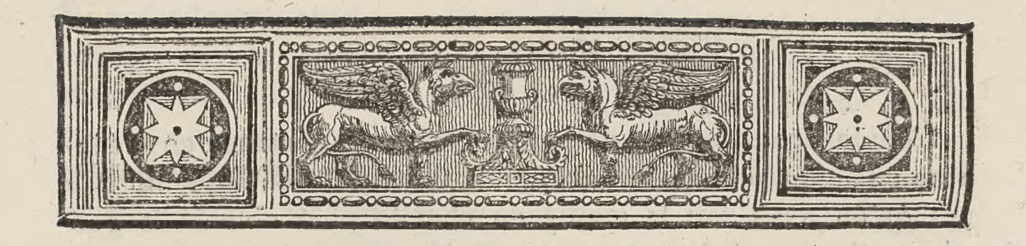
Les fluides généraux du corps se portent en affluence sur ces organes, et produisent, selon le sexe, des phénomènes divers.

Chez la femme, l'utérus, organe spongieux, reçoit une grande partie de ces fluides, et envoie, sur les organes environnans, ce qu'il n'en peut contenir, ce qui occasionne des embarras et un sentiment de gêne jusqu'alors inconnus.

Après quelques symptômes généraux, tant moraux que physiques, et quelques phénomènes particuliers autour de la matrice, il s'échappe par la vulve un flux muqueux, qui est bientôt remplacé par un écoulement sanguin.

Après une chaîne de menstruations plus ou moins régulières, qui n'est en général interrompue que par les grossesses et les allaitemens, cette évacuation ne paraît plus; c'est l'époque critique, surnommée, non sans raison, par un auteur, l'enfer des femmes. En effet, à combien de maux ne sont-elles pas exposées à cet âge !

L'époque critique n'arrive pas à une époque fixe; certaines femmes cessent d'être réglées à 30, 34, 36 ans; d'autres le sont jusqu'à 50, 55, 60, même plus tard; le terme moyen a été fixé à 45 ans. L'on peut cependant dire, en général, que plutôt cette évacuation paraît, plutôt aussi elle cesse.



DISSERTATION

SUR LA MÉTRORRHAGIE,

OU HÉMORRAGIE UTÉRINE,

QUI A LIEU DANS L'AGE CRITIQUE.

PARMI les différens noms qu'a reçus l'écoulement contre-nature du sang par les organes sexuels de la femme, j'ai choisi celui de *métrorrhagie*, de deux mots grecs, *metra* qui signifie matrice, et *reo* qui veut dire je coule, comprenant sous cette dénomination, tout écoulement sanguin, tant actif que passif, venant des organes sexuels internes de la femme dans l'âge critique: c'est la dénomination adoptée par Sagar, Ploucquet, et M. le professeur Baumes.

Les limites étroites de ma dissertation ne me permettant pas de m'occuper des hémorragies utérines provenant de la puberté, de la grossesse, ainsi que de l'accouchement, mon intention est de ne parler que de celles qui ont lieu dans l'âge critique. Je vais commencer par étudier les causes qui peuvent produire ce genre de maladie.

Étiologie.

L'étude des causes est de la plus grande importance en médecine ; Hippocrate en a fait sentir toute l'utilité, quand il a dit qu'on avait fait la moitié du chemin pour obtenir la guérison d'une maladie, lorsqu'on était parvenu à en connaître la cause.

Je suis bien éloigné de vouloir me livrer à des recherches théoriques sur la cause des hémorragies en général, et en particulier, de celles qui affectent les femmes ; je me garderai bien encore de discuter les opinions que les différens auteurs ont émises à ce sujet, par la raison qu'elles ne sont que des probabilités qui approchent plus ou moins de la vérité (1).

La métrorrhagie peut être produite par plusieurs circonstances générales, dont quelques-unes, en apparence contraires, ne laissent pas d'atteindre au même but, par exemple, la pléthore générale vraie, la fausse, la faiblesse radicale des solides, soit de tout le système, soit seulement des vaisseaux utérins; toutes ces causes dépendent elles-mêmes d'autres causes qu'il est important de rechercher.

L'on sait que la polyémie, ou pléthore vraie, est presque toujours le produit de l'abus des alimens nourrissans, d'une vie oisive et sédentaire: dans cet état, les vaisseaux gorgés de sang n'attendent qu'une cause effective pour se débarrasser du superflu qu'ils contiennent; peut-être encore que, s'affaiblissant par la distension contre-nature de leurs parois, ils se ruptureront d'eux-mêmes, et constitueront ainsi la cause dispositive et la cause effective.

La pléthore fausse est ainsi nommée, parce que l'abondance de sang dans les vaisseaux n'est qu'apparente, et est le produit de la raréfaction de ce fluide ; celle-ci est plus commune que

---

(1) Traité des hémorragies par M. Lordat, dans son introduction.

la précédente ; aussi a-t-elle un bien plus grand nombre de causes, savoir : l'abus des boissons spiritueuses, échauffantes, théiformes, du café, des emménagogues, les passions fortes, et surtout la colère, l'abus des plaisirs de l'amour, les passions tristes et longues, comme les chagrins, etc., les veilles fréquentes et continuées, les lectures prolongées, la disette, un trop long usage des bains chauds, la danse et tous les exercices violens, les sociétés nombreuses et resserrées dans de petits appartemens, une température très-élevée, le malheureux usage de la masturbation, la pernicieuse habitude que les femmes contractent de se servir de chaufferettes, etc.

La faiblesse, occasionée par le peu de cohésion des solides de toute l'économie animale, ou seulement des vaisseaux utérins, ou bien encore par le défaut de liquides dans les vaisseaux ; prédispose aussi à la métrorrhagie ; elle peut être produite par l'inappétence, les mauvaises digestions, l'abus des médicamens, des fausses couches précédentes, les lactations trop prolongées, un régime débilitant, un temps humide qui persiste pendant quelques jours, l'habitation dans des lieux bas et humides, dans des endroits marécageux, l'abus des bains soit généraux, soit seulement de siége, etc.

Ces causes dispositives peuvent être secondées par des ulcères à la matrice, par des coups violens portés sur la région hypogastrique, enfin, par des passions d'âme plus ou moins vives, etc. etc. ; ces causes dispositives peuvent devenir effectives, et produire, par leur concours et leur continuation, ces hémorragies utérines auxquelles le médecin ne peut pas toujours remédier.

Voilà, je crois, les causes qui disposent, favorisent et déterminent même les flux sanguins en général, et en particulier, ceux qui m'occupent.

Symptomatologie.

Les symptômes précurseurs de la métrorrhagie sont très-peu connus, à la vérité sont-ils presque tous équivoques ; voici ceux que l'on a le plus souvent observés en pareil cas : douleurs aux lombes s'étendant le long du dos, vers l'ombilic, l'hypogastre, de même qu'à la partie supérieure, antérieure et interne des cuisses, s'accompagnant de malaise général ; la face est rouge, les yeux sont brillans et injectés ; le pouls est vif, fréquent, plein, et quelquefois dur ; la poitrine est oppressée ; il se manifeste une légère horripilation dans les membres inférieurs, lorsque le sang va couler ; tels sont les signes qui prédisent la métrorrhagie, de même que presque tous les flux sanguins ; mais tous ces prodromes sont communs à une infinité d'autres affections particulières au sexe. L'hémorragie pléthorique, qui doit être classée dans les actives de Sauvages et dans le 1.er et 2.e genre de M. Lordat, est cependant annoncée, en général, par les avant-coureurs que je viens d'énumérer.

Le signe le plus certain qui indique l'existence actuelle de la maladie est, sans contredit, l'écoulement abondant de sang par les voies sexuelles ; ce signe ne peut cependant être appelé pathognomonique, vu qu'il n'existe pas lorsque l'hémorragie est interne. Cette dernière maladie a lieu rarement, et n'arrive presque jamais que dans les grossesses, à la suite de coups sur la région hypogastrique ; on a cependant un ou deux exemples de femmes grosses et prêtes d'accoucher, qui sont mortes d'hémorragies intérieures, sans avoir éprouvé aucune violence extérieure, ni même sans cause interne apparente.

Je suis d'autant plus aise de rapporter ici les symptômes qui ont lieu dans cette circonstance, qu'ils suffisent, je crois, pour le diagnostic de cette maladie : ces signes sont des douleurs vives, fixées dans la matrice et sur les reins, tandis qu'il ne sort point de sang par la vulve ; ils sont accompagnés d'un

sentiment de pesanteur qui croît à mesure que le sang s'accumule ; la région hypogastrique augmente de volume, les forces de la femme diminuent, les syncopes arrivent, la face se décompose, les convulsions surviennent, et la mort termine cet état pénible et douloureux.

Les symptômes qui font reconnaître la métrorrhagie provenant du défaut de cohésion dans les solides ou les liquides, qui peut être classée dans les hémorragies passives de Sauvages, sont une faiblesse générale, la dépravation des fonctions, la pâleur et le peu de consistance du sang, un pouls faible, petit, le visage pâle: Hippocrate a dit, à ce sujet, *cum parcior sanguis sit in corpore necesse est ipsam pallidam esse.* Il survient assez souvent des syncopes, des tintemens d'oreille.

Lorsque la perte est causée par une lésion physique de l'utérus, comme une tumeur cancéreuse, un polype, etc. etc., les symptômes sont distincts des précédens; si l'on regarde le sang, l'on trouvera qu'à sa grande pâleur, il joint souvent une grande fétidité; dans d'autres circonstances, ce n'est pas du sang qui s'échappe, mais bien un liquide purulent ou sanieux : dans ces cas, l'écoulement se fait souvent goutte à goutte, et avec un sentiment de douleur et d'érosion. Je pourrais rapporter encore une infinité de symptômes plus ou moins caractéristiques de la dégénérescence de la matrice, mais les bornes de ma dissertation ne me le permettent pas.

Pronostic.

C'est l'observation exacte des terminaisons des maladies, qui nous fait porter ces pronostics sûrs, qui donnent au médecin quelque chose de divin : c'est cette observation, qui est la base du livre des prénotions, des pronostics et des aphorismes, livres sublimes, qui font l'admiration des vrais médecins, et qui n'ont trouvé de détracteurs que dans quelques hommes bornés, ou des esprits de parti.

Le pronostic, dis-je, doit varier selon que c'est telle où telle

cause qui entretient l'hémorragie; ainsi celui que l'on doit porter sur la métrorrhagie pléthorique, n'est presque jamais nullement fâcheux : il paraît alors que la nature cherche à se débarrasser d'un excès de sang, qui tôt ou tard n'eût pu que produire des effets pernicieux. Il n'en est pas tout à fait de même de celui que l'on doit porter sur l'hémorragie par faiblesse radicale de tout le système; ce pronostic est surtout plus fâcheux, lorsque le sang qui s'écoule est très-abondant en sérum, ou qu'il a acquis une odeur fétide, ou bien encore une consistance purulente. L'aphorisme suivant du père de la médecine, *si profluvio muliebri, convulsio et animi defectio supervenerint, malo est*, est confirmé tous les jours par la pratique.

La syncope, bien loin d'être toujours de mauvais augure, est au contraire quelquefois un moyen dont se sert la nature pour arrêter des pertes qui s'étaient jouées de tous les remèdes, comme j'ai eu occasion de l'observer chez celle qui me donna le jour. Ce fut vers l'âge de 45 ans (qu'on me permette cette petite digression), que ma mère fut frappée, comme par un coup de foudre, d'une hémorragie utérine : on se hâta, peut-être un peu témérairement, de lui prodiguer tous les remèdes propres à faire cesser le flux sanguin; aucun ne produisit l'effet qu'on en attendait; tout, même les astringens les plus forts employés vers la fin de la maladie, tout, dis-je, échoua. Nous nous préparions à arroser sa tombe de nos larmes, lorsque la nature qui se ménage une infinité de ressources, vint l'arracher aux bras de la mort, en faisant cesser la perte utérine par une syncope de cinq à six heures, suivie d'un vomissement de matières noirâtres. Cette maladie s'est reproduite pendant deux années consécutives, sans cause manifeste, à peu près à la même époque; elle a suivi la même marche, elle s'est terminée de la même manière, avec cette différence seulement que sa dernière convalescence a été plus longue.

En résumant, l'on peut, je crois, établir en principe, que les hémorragies utérines, provenant de l'âge critique, sont rare-

ment dangereuses, excepté, en effet, qu'elles ne tiennent à une lésion organique, ou à une détérioration de la constitution.

Traitement.

Avant d'entreprendre la cure d'une maladie, il faut, autant que l'on peut, en déterminer la cause, et s'assurer si sa guérison n'entraînera pas après elle une affection plus grave que celle qu'on se propose de guérir. Cette dernière considération s'applique surtout au sujet que je traite : en effet, combien ne voit-on pas d'obstructions, d'hydropisies, de cancers, etc., succéder à une hémorragie imprudemment arrêtée. C'est avec raison que M. Raymond, de Marseille, dit que rarement on a vu du danger survenir à la suite des pertes, et que presque toujours on observe des inconvéniens de leur suppression. Nous voyons encore Stahl, dont les idées sur l'utilité des hémorragies sont sans doute fautives dans plusieurs endroits, ne vouloir pas qu'on arrête aucune sorte d'hémorragie et principalement des femmes. Je pense, d'après plusieurs auteurs, qu'on doit considérer comme avantageux l'écoulement du sang par le vagin, lorsqu'il est modéré, et qu'on doit le ranger parmi ces maladies dont a traité Raymond, qu'il serait dangereux de guérir ; qu'on doit au contraire penser à l'arrêter, lorsqu'on voit que son abondance procurerait dans peu une adynamie dangereuse.

Dès l'instant que le médecin a reconnu la nécessité de faire cesser la perte sanguine, il doit diriger un traitement aussi méthodique que possible, et toujours basé, autant que l'on peut, sur la connaissance de la cause. Si, par exemple, l'hémorragie dépend d'un état polyémique, après avoir fait placer la femme sur un lit un peu dur, et dans un appartement qui ne reçoive qu'une faible lumière, observant de plus que la tête soit plus basse que le reste du corps (cette position s'applique à toutes les hémorragies utérines), que ses jambes soient fléchies sur les cuisses et celles-ci sur le bassin, on mettra en usage les remèdes suivans.

L'on fera diminuer la quantité de nourriture, l'on ordonnera des alimens légers, rafraîchissans, ou on les supprimera même tout à fait si cela est nécessaire. La malade usera abondamment de boissons rafraîchissantes, comme petit-lait, limonade, eau de riz acidulée avec le sirop de vinaigre, de groseille, de nymphéa. Hoffmann vante beaucoup le nitre en pareil cas. La femme doit éviter la constipation par l'usage des lavemens, et la dissiper, si elle existe, par de doux laxatifs, tels que le tartrite acidule de potasse (crême de tartre), la pulpe de casse, les tamarins, les pruneaux, etc. Ces derniers moyens employés dès l'origine du mal avec assiduité, suffisent, dans la plupart des cas, pour modérer l'écoulement du sang.

Si, malgré ces moyens curatifs, l'hémorragie persistait, l'on emploîrait la saignée tant vantée, dans ce cas, par Mercatus, Roderic à Castro, Rivière et surtout Houiller; bien entendu qu'il faut la pratiquer dans un lieu opposé, et le plus éloigné de la partie affectée : la saignée au bras est celle que l'on doit préférer, (Vigarous, maladies des femmes.) Ce remède réussit surtout lorsqu'il existe des douleurs vers le dos, de la fièvre, une pesanteur dans la matrice, etc.

Si l'état polyémique s'est manifesté subitement, s'il est empreint des caractères bilieux, la pléthore est fausse, elle est l'effet de la raréfaction du sang et non de son abondance; il faut alors ordonner une diète rafraîchissante, acidulée, faire éviter à la malade tout ce qui peut augmenter sa chaleur, comme les lits de plumes, les sociétés nombreuses renfermées dans de petits appartemens, les chambres chaudes, lui faire respirer un air frais, couverte de manière que cet air puisse atteindre les diverses parties de l'organe cutané, sans cependant le glacer; il faut surtout alors défendre l'usage des plaisirs de l'amour, qui font de l'utérus un vrai centre de fluxion.

Si la pléthore sanguine est bornée aux organes générateurs, l'on emploîra les derniers moyens que je viens d'énoncer, en y joignant, s'il le faut, la saignée révulsive. Si cette pléthore

partielle était entretenue et même causée par des pessaires âcres ou tout autre corps irritant, il faut enlever cette cause, et si l'irritation persiste, on la calmera par des lotions émollientes et rafraîchissantes.

Lorsque l'hémorragie est produite par la faiblesse radicale des solides sans lésion organique, l'on combine les fortifians avec les boissons légèrement astringentes: c'est dans cette circonstance que le médecin doit ordonner le quinquina, la cascarille, le simarouba, l'ipécacuanha, à la dose d'un ou deux grains par jour; la pervanche (*vinca major*), les préparations martiales, la rhubarbe, la cannelle, etc. etc.

La femme usera encore des analeptiques suivans: tels que la fécule de pommes de terre, les crêmes de riz, de sagou, d'avoine; de la décoction blanche de Sydenham, d'un consommé de viande, d'une légère quantité de vin vieux, de chocolat dans lequel on aura mis quelques grains de quinquina en poudre, d'un peu de gelée de coing, de groseille, prise seule ou dans de l'eau. Ces moyens seront secondés, si cela se peut, par le séjour à la campagne.

Si l'on voit quelquefois échouer les moyens curatifs que je viens de tracer, c'est ordinairement dans les cas où la métrorrhagie est causée par des passions lentes, comme les chagrins prolongés, etc. C'est alors que le médecin doit tout employer pour dissiper les inquiétudes de la malade. Cette dernière indication est souvent la plus difficile à remplir, comme j'ai été en même de l'observer dans deux circonstances.

Tout le monde sait, sans doute, qu'en pareille occasion il faut éviter les passages rapides et les changemens subits. La joie n'est pas le remède de la douleur, ni l'amour celui de la haine; pour calmer les passions fortes, il faut d'abord paraître les partager, en les partageant on les affaiblit, et en les affaiblissant on parvient à les détruire.

Si l'atonie était bornée à l'utérus, l'on ferait pratiquer des frictions sur le bas-ventre, et même sur toutes les parties du

corps, des fumigations aromatiques dirigées par le vagin, des applications toniques sur l'hypogastre. Les bains frais ont été vantés en pareil cas; pendant l'été, ceux de rivière sont très-convenables.

Si l'on reconnaît que l'hémorragie utérine soit entretenue par un ulcère, un polype, un cancer; dans le premier cas, après s'être assuré de la nature de l'ulcère, on ordonnera un traitement approprié; ainsi, les anti-vénériens devront être mis en usage, si l'ulcère est de nature vérolique; s'il est le produit du vice scorbutique, ce seront les anti-scorbutiques que l'on emploîra: en pareil cas, l'on voit souvent réussir, l'eau de Rabel ou acide sulfurique alcoolisé, l'esprit de cochléaria, etc.

Dans le second cas, je renvoie aux différens ouvrages qui ont traité des divers procédés pour la soustraction du polype.

Dans le troisième cas, l'on ne sait malheureusement que trop, que le cancer à la matrice est, pour ainsi dire, toujours sans espoir de guérison, ainsi qu'on le voit dans tous les auteurs, et plus récemment comme M. le Professeur Delpech nous l'a enseigné, dans sa clinique chirurgicale, et comme j'ai eu occasion moi-même de l'observer dans les hôpitaux de Lyon et de Montpellier. Ma dissertation est trop resserrée pour que j'entre dans le détail des moyens tant internes qu'externes, que l'on a employés dans ce dernier cas. Je dirai seulement, en passant, qu'il est ordinaire que cette maladie empire de jour en jour malgré les remèdes que l'on peut mettre en usage, qu'une fièvre consomptive s'allume, que les flux qui s'échappent prennent de plus en plus une odeur fétide, que la mort enfin vienne terminer les jours de la malade.

Lorsque l'hémorragie utérine reconnaît pour cause une violente passion d'âme, comme la colère, la frayeur, les chagrins vifs, subitement provoqués par des évènemens ou des nouvelles brusquement survenus ou annoncées, ou bien encore qu'elle a lieu chez des femmes très-nerveuses, l'on ajoutera aux remèdes énumérés les antispasmodiques. C'est alors que l'on voit

réussir l'éther sulfurique, la teinture de castor, le musc, l'opium associés à une potion légèrement astringente ou tonique; les bouillons de poulet préparés avec quelques racines béchiques; la feuille d'oranger, la fleur de tilleul, la citronnelle, la racine de nymphéa, de grande consoude, la combinaison du sirop de karabé avec celui de quinquina.

Il arrive quelquefois, et surtout chez les femmes hystériques, qu'un spasme très-douloureux attaque uniquement un organe, tel, par exemple, que l'estomac, comme nous l'observâmes, chez ma mère, avec le docteur Pouzet (1), qui voulut bien lui donner ses soins. En pareille circonstance, je conseillerais l'application, sur la partie affectée, d'un emplâtre fait avec l'opium, le camphre, la confection hyacinthe et la poix de Bourgogne.

Le traitement que je viens d'établir est, je crois, suffisant pour la plupart des hémorragies utérines, que M. le Professeur Baumes a nommées finales; mais il est des cas où la métrorrhagie marche avec une telle violence, que les jours de la malade sont en danger, par la perte continuelle et abondante de sang à laquelle elle est en proie; c'est sans doute ici le moment de faire valoir le traitement empirique.

Dans ces cas, Hippocrate se hâtait d'appliquer des ventouses au mamelles; il nous en fait un précepte dans l'aphorisme 50, sect. 5, *muliebri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quam maximam ad mammas oppone.*

Les applications froides sur la région hypogastrique, sur les lombes et sur la vulve, ont été très-recommandées; en effet, leur emploi est souvent suivi du succès qu'on en attend. L'on peut encore renforcer leur effet par des astringens pris à l'intérieur, les pilules d'Helvétius, les acides suffisamment étendus, surtout l'acide sulfurique. Quelques praticiens ont retiré de

(1) Qu'il me soit permis ici d'offrir à ce jeune praticien, aussi heureux qu'habile, le juste tribut de ma reconnaissance, pour toutes les bontés dont il m'honore depuis long-temps.

grands avantages d'une décoction d'oranges vertes, fortement acidulée avec ce dernier acide. L'on doit encore mettre en usage les sucs de certaines plantes, telles que la bistorte, le plantain et surtout l'ortie, dont j'ai obtenu de bons effets dans deux circonstances.

Enfin, si tous ces remèdes échouent, on peut injecter par le vagin des solutions astringentes, ou tamponner les voies sexuelles avec de la charpie ou des étoupes imbibées de liqueurs styptiques. Alphonse Leroy conseille des injections vineuses et même alcooliques; je crois en effet qu'elles peuvent convenir lorsque la perte dépend de l'inertie de l'utérus.

Je ne dois pas passer sous silence les ligatures des extrémités que Van-Swieten opposait aux hémorragies inaccessibles aux secours chirurgicaux. Je crois, d'après M. le Professeur Lordat, que ce moyen n'est pas indifférent dans quelques circonstances.

Il est encore une infinité de remèdes tant internes qu'externes, que les limites de ma dissertation ne me permettent pas de rapporter; d'ailleurs, je crois avoir énuméré les plus efficaces.

FIN.

PROFESSEURS
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire.*
M. Le Sénateur CHAPTAL, *honoraire.*
M. J. B. Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. J. M. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. A. Louis MONTABRÉ.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. . . . . . .